

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# GAZETTE DES CAMPAGNES

JOURNAL DU CULTIVATEUR ET DU COLON PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur-Propriétaire :

**FIRMIN H. PROULX.**

L'abonnement peut dater du 1er de chaque mois, ou commencer avec le 1er numéro de l'année. On ne s'abonne pas moins que pour un an. L'avis de discontinuation doit être donné par écrit, au Bureau du soussigné, UN MOIS avant l'expiration de l'année d'abonnement, et les arrérages alors devront avoir été payés ; si non, l'abonnement sera censé continuer, malgré même le refus de la Gazette au Bureau de Poste. Tout ce qui concerne la rédaction et l'envoi de correspondances doit être adressé à **FIRMIN H. PROULX, Rédacteur-Propriétaire.**



Gérant

**Hector A. Proulx.**

Tout ce qui concerne les abonnements à la Gazette des Campagnes et les annonces à être publiées dans ce journal, doit être adressé à **Hector A. Proulx, Gérant.**

## ANNONCES

Première insertion.....10 centins par ligne  
Deuxième insertion, etc.... 3 centins par ligne

Pour annonce à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser tout particulièrement aux cultivateurs pour la vente de terres, instruments d'agriculture, etc., etc., trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

ABONNEMENT : }  
\$1 PAR AN }

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.  
Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

ABONNEMENT }  
\$1 PAR AN }

## SOMMAIRE.

**Les bienfaits de l'agriculture :** La santé est le premier bienfait de l'agriculture.—Le deuxième bienfait de l'agriculture est de former pour l'honneur de la patrie et de l'humanité des générations robustes.—L'agriculture est une école de bons sens et de sciences pratiques ; tel est son troisième bienfait.—L'agriculture est vraiment la gardienne de la foi et des mœurs ; c'est le quatrième de ses bienfaits.—C'est l'agriculture qui a fait les grands peuples de l'antiquité ; tel est le cinquième bienfait de l'agriculture.

**Choses et autres :** Joseph Sirois, écr., préfet du comté de Kamouraska.—La graine de chanvre donnée aux soins.

**Recettes :** Comment on peut garantir les roses, oeillets et autres plantes précieuses des attaques de limaçons et perce-oreilles.—Eponvantaills pour les moineaux.—Moyen d'écarter les moineaux des cerisiers.

Nous croyons vivement intéresser nos lecteurs en publiant aujourd'hui le remarquable discours prononcé par le Rév. Père Herbreteau devant le premier congrès des cercles agricoles tenu aux Trois-Rivières le jeudi et vendredi, 20 et 21 janvier dernier. Le manque d'espace nous oblige à remettre au prochain numéro de la Gazette des Campagnes la dernière partie de ce discours où le Rév. Père Herbreteau démontré que "l'agriculture est aussi la mère des grands Etats modernes, et que les grands Etats modernes ne subsisteront point s'ils ne maintiennent à la base de cet immense déploiement de vie factice qu'on appelle l'industrie et l'administration, une large et florissante exploitation du sol."

**A nos abonnés retardataires.**—Nous prions instamment ceux qui nous doivent des arrérages pour abonnement à la Gazette des Campagnes de nous les faire parvenir le plus tôt possible. Nous avons grandement besoin de ce qui nous est dû afin de faire honneur à nos propres affaires. Ces arrérages nous sont absolument indispensables pour payer les frais d'impression, de papier, etc., nécessités pour la publication de notre journal. Les deux ou trois piastres que nous recevons actuellement chaque semaine, pour abonnement à la Gazette des Campagnes ne suffisent certainement pas. Ceux qui ont à cœur l'existence de notre journal se feront, sans doute, un devoir de nous payer leur abonnement au plus tôt.

## Les bienfaits de l'Agriculture.

(Discours prononcé par le Rév. Père Herbreteau devant le premier congrès des cercles agricoles.)

"Non oderis opera laboriosa, et rusticationem oratam ab Altissimo"

(Ecl., VII, 16.)

Monseigneur, Mesdames, Messieurs,

Qu'un prêtre, un religieux, un professeur de dogme et de métaphysique prenne la parole dans un Congrès des Cercles Agricoles, pour parler d'agriculture, c'est au premier abord une chose assez étrange. N'avons-nous point ici des spécialistes aussi exercés dans l'art de bien dire que compétents dans les questions d'agronomie? Ne voyons-nous point parmi nous, présidant cette assemblée, et sachant parler de tout avec un charme toujours plus apprécié, le Chrysostôme de nos évêques du Canada?

Mon excuse, Messieurs, est que je ne suis à cette tribune que pour faire désirer davantage ceux qui parleront après moi, et ménager un intérêt qui doit aller en grandissant. Une autre excuse, si j'en dois donner encore, c'est que je n'ai point choisi moi-même l'honneur de porter la parole en cette assemblée: l'amitié de M. Bernard me l'a imposé. Puisse-t-il n'avoir point à s'en repentir.

Ensuite, Messieurs, j'ai fait réflexion qu'un prêtre peut, aussi bien qu'un autre, avoir son mot à dire dans les questions d'agriculture. N'est-ce point le prêtre qui bénit les semences et les prémices des moissons? N'est-ce pas lui qui consacre le pain et le vin, faisant germer sur l'autel le froment des élus dont vivent les âmes? Prêtres, nous sommes vêtus de lin, nous brûlons sur l'autel la cire des abeilles, nous employons les fleurs des champs à parer le tabernacle, nous versons l'huile sur les membres des infirmes, et nous portons le nom de pasteurs. Volontiers, dans l'ordre surnaturel, nous disons avec Notre-Seigneur

parlant de la moisson des âmes : *Mon père est agriculteur : Pater meus agricola est.* (Jean 15, 1.) Bien plus, dans l'ordre naturel, beaucoup de prêtres, se souvenant de leur jeunesse passée à la campagne comme celle de Moïse ou de David dans la garde des troupeaux, peuvent dire avec une belle fierté : *"Je suis fils de laboureur ; Pater meus agricola est."* Ce sont les familles des laboureurs qui, par une disposition providentielle que le concile de Trente lui-même a notée, fournissent au clergé ses meilleures recrues. Le prêtre a donc aussi son mot à dire dans les questions d'agriculture.

De même comme religieux, Messieurs, je me trouve assez dans mon rôle en parlant au milieu d'un congrès des cercles agricoles. Je ne songe jamais sans fierté (un écrivain mal inspiré nous a reproché de le dire avec jactance), que les jésuites furent un peu les colonisateurs du Canada. "Partout, dit M. Lefebvre de Bellefeuille, le prêtre a suivi de près le premier colon, et quelquefois l'a devancé..... Le prêtre pènetre toute la société canadienne, toute l'histoire du Canada ; ses œuvres se retrouvent partout, et avec lui on voit l'église catholique qui, après avoir fondé notre peuple, le conserve encore et le protège dans les luttes qu'il soutient." (*Revue Canadienne*, t. VI, p. 717).

A côté des forts qui garantissaient la sécurité des colons et de leurs premières moissons sur le sol canadien, les missionnaires s'efforçaient de fixer aux travaux de l'agriculture et les tribus vagabondes des sauvages et les rares familles des immigrants français. Le père Buteux, arrivé aux Trois-Rivières dans les derniers jours de juillet 1635, n'eut rien de plus pressé, après avoir fondé l'église de la Conception à côté de sa hutte de pieux et de branchages, que d'appliquer ses nouveaux paroissiens à la culture de la terre. Il écrivait peu de temps après son arrivée : "Si Capitanal vivait encore, (Capitanal était un chef sauvage, ami des français), il favorisait sans doute ce que nous allons entreprendre ce printemps pour pouvoir rendre les sauvages sédentaires petit à petit. Comme ces pauvres barbares sont dès longtemps accoutumés à être fainéants, il est difficile qu'ils s'arrêtent à cultiver la terre s'ils ne sont secourus. Nous avons donc dessein de voir si quelque famille veut quitter ses courses ; s'il s'en trouve quelqu'une, nous emploierons au renouveau trois hommes à planter du blé d'inde proche de la nouvelle habitation des Trois-Rivières, où ce peuple se plaît grandement.... Quant aux hommes que nous désirons employer pour leur assistance, M. de Champlain nous a promis qu'il nous en accommodera de ceux qui sont en l'habitation des Trois-Rivières.... Nous satisferons pour les gages et pour la nourriture de ces ouvriers à proportion du temps que nous les occuperons à défricher et cultiver avec les sauvages. Si je pouvais en entretenir une douzaine, ce serait le vrai moyen de gagner les sauvages." (Relation de 1635, p. 20)

Ce que les jésuites firent aux Trois-Rivières, eux-mêmes ou d'autres missionnaires non moins méritants le firent à Québec, à Tadoussac, à Montréal, au Sault-Sainte-Marie, tout le long du St-Laurent et tout le long du Mississipi jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Il existe au Cap-de-la-Madeleine, tout près d'ici, un vieux monu-

ment restauré pour le service de la poste : ce vieux monument le peuple l'appelle encore le *Moulin-aux-Pères*. Les jésuites furent, je crois, les premiers meneurs des Trois-Rivières et du Cap.

Mais ce n'est pas au Canada seulement que les prêtres et les religieux ont été les fondateurs de l'agriculture : l'histoire nous apprend que les moines ont aussi défriché le vieux continent de l'Europe. "Les trois huitièmes des villes et bourgs de France, a écrit M. de Montalembert, doivent leur existence aux moines." (Moines d'Occident : Préface). Il en est de même, à peu de différence près, en Angleterre, en Irlande, en Italie, en Allemagne et en Suisse. Les moines, toujours fuyant les centres habités, toujours recrutant des vocations sans nombre, allèrent de forêt en forêt, de désert en désert, et firent partout fleurir la solitude. Du Ve au XVe siècle telle fut la mission providentielle des innombrables disciples de St Benoît et de St Colomban. Quand ils avaient défriché et assaini, les populations venaient se grouper autour des monastères, et ce furent les commencements d'un grand nombre de villes aujourd'hui illustres : elles ne se doutent guère qu'elles eurent leur berceau dans les monastères.

St Benoît avait jeté dans le désert du Subiaco, en Italie, les fondements du célèbre monastère du Mont-Cassin. C'était au Ve siècle. Des Goths, des Hérules, après avoir vécu de pillage se sentaient pris de repentir, et allaient chercher l'expiation dans la solitude. Benoît les recevait, les revêtait d'un froc, attachait à leur ceinture une serpe qu'ils ne devaient quitter ni jour ni nuit, leur mettait à la main la bêche ou la cognée, et les envoyait exercer leur robuste énergie à extirper les broussailles ou à défoncer le sol. Un jour un Goth, mal-habile à son métier, laisse tomber sa cognée au fond du lac formé par l'Anio au pied de la montagne. Benoît était là ; Benoît fait un miracle, et la cognée revient du fond du lac se remettre aux mains de l'ouvrier. "Prends ton fer, dit Benoît au bucheron barbare, prends, travaille et console-toi."

"Paroles symboliques, s'écrie de Montalembert, où l'on aime à voir comme un abrégé des préceptes et des exemples prodigués par l'ordre monastique à tant de générations et de races conquérantes : *Ecce labora.*" (*Ibid.*)

J'en ai dit assez, n'est il pas vrai, Messieurs, pour vous faire admettre que, prêtre et religieux, j'ai quelque droit à parler d'agriculture. Vous le saviez bien d'ailleurs, vous, Messieurs, qui mettez dans chaque paroisse vos cercles agricoles sous le contrôle et la direction de messieurs les curés. Je tiens, Messieurs, à vous féliciter de cette juste notion que vous avez de la colonisation. Si vos cercles agricoles se composaient un blason je voudrais y mettre une croix en sautoir sur une charrue, avec cette devise empruntée aux moines : *"Cruce et aratro : par la croix et la charrue."* Dans vos cercles agricoles, Messieurs, le prêtre représente la croix, et le laboureur la charrue ; tous deux y sont à leur place.

Si donc il m'est loisible de parler d'agriculture, j'espère que vous me permettrez, Messieurs, de philosopher un peu sur ce sujet, en laissant à d'autres les détails techniques. A chacun son métier. Les habitués de l'économie rurale vous diront leurs expériences sur

le drainage, sur les prairies et les pâturages, sur le succès des silos, sur l'alimentation pour l'amélioration des troupeaux, sur les procédés de production du lait et de fabrication des fromages, sur bien d'autres choses encore. On pourrait établir scientifiquement combien il est regrettable de laisser se perdre en infectant l'air, ou de jeter au fleuve par les égouts de nos villes les meilleurs trésors de l'agriculture; on pourrait démontrer par des calculs irréfutables combien il est important de rendre au sol par les engrais organiques, ce que le sol a donné aux moissons, ce que les moissons ont donné à l'homme et aux animaux. La loi de cette rotation merveilleuse où les éléments de la vie se transforment et se rejuvenissent perpétuellement sans jamais s'épuiser, constitue la base même des procédés d'agriculture, et fournirait un beau sujet, bien scientifique et bien pratique, à développer devant cette importante assemblée. D'autres, plus compétents que moi, en parleront, j'espère.

Quant à moi, un professeur de métaphysique, je m'arrêterai à un thème plus général, plus philosophique, plus spécial à ma profession, et je dirai à l'éloge de l'agriculture qu'elle est le milieu le plus favorable au développement des facultés de l'homme, et la condition nécessaire de la prospérité d'un peuple.

C'est ce que j'appelle, dans une dénomination générale, *les bienfaits de l'agriculture*.

Il faut remarquer d'abord, Messieurs, que l'agriculture est le milieu le plus favorable au développement d'une santé robuste. "Avant tout il faut vivre, a dit la sagesse antique: *prius est vivere*; et ensuite, si l'on se porte bien, on fait de la philosophie: *deinde philosophari*." Or il semble bien, Messieurs, que la croissance de l'enfant, que le développement des organes dans un adolescent, ne se fait nulle part aussi heureusement que dans la vie des champs. Cette tendre nature qui, comme une fleur, absorbe l'air et la lumière, s'imprègne de tout ce qui l'entoure, ne se constitue et ne s'harmonise nulle part aussi bien qu'au grand air de la campagne, parmi l'odeur des foins et des guérets, parmi les brises qui se sont embaumées aux branches résineuses des grands pins ou à l'écorce sucrée des érables.

Cherchez où se trouvent les tempéraments robustes, les types de haute stature et qui ne déclinent pas; cherchez où se trouvent et le sang ruf, et les joues roses, et le teint vermeil, et cette vie qui pétille dans les yeux, et cette âme forte chevillée au corps qu'elle anime, vous verrez que tout cela se trouve surtout à la campagne.

Les générations décroissantes sont dans les villes. S'il ne venait incessamment des recrues de la campagne, les villes se dépeupleraient, car les villes dévorent leurs habitants. Les tempéraments anémiques se préparent et se font dans les habitations malsaines des quartiers populeux, dans l'atmosphère saturée des usines et des magasins. La pâleur est l'hôte des salons élégants; la phthisie est le fléau des races aristocratiques; les épidémies n'ont jamais de prise que sur les cités. Enfin, pour tout dire en un mot, la vie est

plus courte à la ville qu'à la campagne, ainsi que le constatent d'innombrables statistiques.

La santé est le premier bienfait de l'agriculture.

## II

Il est une conséquence à notre première conclusion. C'est que, les multitudes se composant d'unités, les races se composent de personnes isolées. Si donc la vie des champs fait des hommes de tempérament robuste, elle fait aussi des générations fortes, capables de concevoir et d'agir avec vigueur, de revêtir même la cuirasse, et de porter avec honneur l'étiquette nationale.

C'est à bon droit que le poète latin félicitait jadis l'Italie de produire par le labourage, en même temps que des moissons fécondes, ces races vigoureuses des Marseilles, des Sabins, des vieux Romains qui furent les conquérants du monde. "Salut, disait Virgile, salut terre d'Italie, salut mère féconde et des moissons et des héros:

Salve, magna parens frugum, saturnia tellus,  
Magna virum!

(Georg. Lib. II. 171.)

La sagesse et la grâce, parlant par la bouche de Fénelon, nous ont laissé dans un charmant récit le secret de renouveler en une génération une génération déperie. Ecoutez cette page de Télémaque: "Mentor sortit de la ville (c'était la capitale de l'île de Crète), avec (le roi) Idoménée, et trouva une grande étendue de terres fertiles qui demeuraient incultes; d'autres n'étaient cultivées qu'à demi par la négligence et par la pauvreté des laboureurs qui, manquant d'hommes et de bœufs, manquaient aussi de courage et de force de corps pour mettre l'agriculture dans sa perfection. Mentor, voyant cette campagne désolée, dit au roi: la terre ne demande ici qu'à enrichir ses habitants; mais les habitants manquent à la terre. Prenons donc tous ces artisans superflus qui sont dans la ville, et dont les métiers ne serviraient qu'à dérégler les mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines et ces collines; bientôt le pays sera peuplé de familles vigoureuses et adonnées à l'agriculture."

Ainsi donc l'antiquité est d'accord avec l'expérience pour affirmer que l'agriculture est la naturelle nourrice des fortes races. En vérité il n'en pourrait être autrement, car le métier d'agriculteur est la condition la plus naturelle à l'homme. "Si j'ouvre les antiques archives du genre humain, dit Mgr Dupanloup, à la première page, avant la chute originelle, au temps même de la primitive innocence, je trouve déjà l'agriculture. Dans le séjour bienheureux de l'Éden, l'homme innocent dut travailler à la terre: "Posuit eum in paradiso voluptatis, ut operaretur eum" (Gen. 2.) Aussi le travail de l'agriculture, avant d'être un châtement fut pour l'homme une loi, une condition de son bonheur, de sa dignité, de son existence, un noble et nécessaire emploi de ses facultés et de ses forces." (Comices agricoles d'Orléans, en 1861.)

Avez-vous remarqué, Messieurs, poursuivrai-je à mon tour, comment l'homme vient au monde avec des membres faibles et débiles qu'il faudra fortifier? Si vous élevez mollement cet être si frêle qu'on appelle un enfant, vous en ferez un damoiseau, ou,

comme on dit vulgairement, une *femmellette*. Au contraire, si vous appliquez ses bras au travail, si vous mettez sur ses épaules des fardeaux proportionnés à ses forces, si vous le laissez vivre au grand air, ses membres deviendront nerveux et souples; on ne saura ce qu'il faudra le plus admirer on lui à dix-huit ans, ou de sa force ou de son élégance.

Oui, pour développer ses facultés l'homme a besoin de travailler la terre, comme la terre pour être fertile a besoin du travail de l'homme. Et, pour que l'homme ne se soustraie pas à ce devoir, Dieu, ou, selon la parole de Plin l'Ancien, "la nature, l'a jeté "nu sur le sol nu: "*Nudus in nuda humo.*" Il faut qu'il fasse pousser le lin et le chanvre pour se vêtir, le pain et vin pour se nourrir, et la terre ne lui donne rien qu'au prix de ses sueurs: "*Quia dii laboribus omnia vendunt.*" (Sénèque)

En vain l'on substituera aux travaux des champs d'autres travaux, il semble qu'ils sont moins dans l'ordre providentiel, et l'expérience prouve qu'ils sont moins propices au parfait développement de l'organisme humain. Ainei faut-il conclure avec l'écriture que "l'homme est fait pour travailler, comme l'oiseau "pour voler, et le bœuf pour labourer"; mais le principal travail de l'homme, celui qui s'impose le plus à sa nature et à ses besoins, celui qui perfectionne le plus sa race, est le travail de l'agriculture.

Le deuxième bienfait de l'agriculture est de former pour l'honneur de la patrie et de l'humanité des générations robustes.

### III

Cependant, à Dieu ne plaise que nous restreignions la perfection de l'homme au développement de ses facultés corporelles. Au-dessous de l'ordre matériel se superposent l'ordre intellectuel, et l'ordre moral, se complétant, et, en beaucoup de choses, se pénétrant l'un l'autre.

La vie du laboureur est-elle donc favorable au développement des facultés intellectuelles? J'ose bien l'affirmer si l'on entend l'agriculture comme il faut, et si l'on n'exige point non plus une culture trop spéciale de l'esprit.

Et d'abord il est bien vrai que la vie des champs laisse peu de loisirs aux spéculations savantes, et n'exige pas des connaissances bien profondes ni bien subtiles. Mais n'en peut-on pas dire autant de la plupart des travaux d'industries et de métiers? La science profonde est une carrière à part. Quiconque veut y réussir doit s'y livrer tout entier, pâlir sur les livres dès sa jeunesse, et donner à l'étude le meilleur de ses forces jusqu'à la fin de sa vie. Cette destinée est celle du petit nombre. Sur trente-six millions d'habitants que compte la France, il y a trente-quatre millions de travailleurs. Aussi dans les pays les plus cultivés, il y a presque les dix-neuf vingtièmes des hommes qui travaillent aux travaux du corps, et chez qui les facultés intellectuelles sommeillent dans les membres fatigués. Si donc le cultivateur n'est pas plus savant que les autres travailleurs, si même il a moins de cette faconde citadine que l'on rencontre dans les grands centres, on revanche il semble garder le privilège de la droiture d'esprit et du bon sens. L'équilibre des facultés se perd plus aisément dans le tumulte des villes; la juste pondération des humeurs

au contraire, et les solutions toujours égales, se conservent mieux dans les campagnes. Enfin, s'il est vrai, selon l'antique adage, que la perfection de l'homme comporte une âme saine dans un corps sain, *mens sana in corpore sano*, il ne semble pas que nulle part en dehors de l'agriculture on en trouve mieux et les éléments et les conditions.

On pourrait dire même que les autres métiers exigent moins de science que l'agriculture. Le tisserand pousse toujours de la même manière sa navette; le menuisier n'exécute qu'un petit nombre de modèles; le forgeron, quelque temps qu'il fasse, bat toujours le fer selon les mêmes procédés. Dans les grandes usines modernes, où règne le système de la division du travail, l'homme est presque réduit à l'état de machine; chaque ouvrier n'exécute qu'un détail, et il n'apprend jamais à fabriquer le produit complet de son industrie. L'agriculture au contraire, pour qui l'entend comme il faut, est éminemment une science d'observation, de méthode, de combinaisons scientifiques. M. le secrétaire des cercles agricoles (il me pardonnera de le trahir), me disait l'autre jour avec une élévation de vues dont j'ai été frappé, que "*l'agriculture a pour objet de comprendre et d'exécuter le plan de Dieu dans "la nature.*"

De fait, et Dieu l'a ainsi voulu, il est un temps pour labourer, un temps pour herser, un temps plus favorable pour confier les semences à la terre: le laboureur doit en cela interpréter les lois de la nature, et consulter l'expérience ainsi que la raison. "Toute terre ne porte pas les mêmes fruits:

"Hic segetes, illic venient felices uvo;  
(Georg. L. I. 53)

"Virgile l'avait dit: ici, les blés produisent en abondance; là, il n'y a d'espoir que dans la vigne." Il faut savoir labourer profond dans les terres fortes, tracer un léger sillon qui ne dessèche pas le sol dans les terres faibles. Les terrains froids s'amendent par la chaux, les terrains secs au moyen de la marne. On draine les terres humides, on irrigue les sablonneuses. Il est des engrais stimulants, le noir animal, le *guano*, qui employés seuls épuiseraient le sol: on les tempère par les engrais *naturels*, comme le fumier et les débris de plantes fourragères, et les rendements sont doublés. L'agriculture devrait savoir quelle quantité de sels chaque plante enlève à la terre, et quelle quantité en contient chaque engrais. Il faut savoir comment alterner les moissons des céréales avec celles des plantes légumineuses, combien de temps pour chaque terre doit durer l'assolement, et combien le repos en jachère. Ce sont toutes des lois difficiles.

Puis, à l'économie du temps de labour s'ajoute l'économie de l'étable. Le choix des étalons, le croisement des races, l'alimentation la plus économique et la plus avantageuse, la proportion du bétail avec les terres à enssemencer, ce sont autant de problèmes où la routine et l'ignorance sont ruineuses, où la science au contraire opère des merveilles et réalise des fortunes.

Il n'est pas, Messieurs, jusqu'aux procédés de vos industries laitières dont je vois ici les honorables représentants, qui n'exigent un savoir-faire incroyable. Un publiciste français, M. Louis Hervé, faisant en 1859 un rapport sur l'agriculture en France, disait: "Le régime de la stabulation est indispensable pour

“ augmenter la production de la viande et du lait ;  
 “ mais le séjour des animaux dans des écuries basses,  
 “ étroites, mal aérées, a souvent pour résultat la ruine  
 “ du cultivateur ; en effet, les épizooties, les maladies  
 “ de tout genre qui déciment les bestiaux dans un  
 “ grand nombre de fermes, proviennent dans la plu-  
 “ part des cas, du mauvais état des lieux qui les  
 “ abritent. Quelques fermes modèles nous offrent des  
 “ bâtiments construits suivant les données de l’hygi-  
 “ ène et de l’économie bien entendue, des étables spa-  
 “ cieuses et élevées, à double courant d’air dans la  
 “ partie supérieure, un sol pavé et en pente pour l’ô-  
 “ coulement des produits ; des porcheries disposées  
 “ d’après les mêmes règles ; des laiteries bâties pour  
 “ recevoir un air frais et pur, une température égale,  
 “ à l’abri des odeurs qui détériorent le lait, et des  
 “ secousses de voitures qui troublent l’ascension de  
 “ la crème. ”

Ce sont là, n’est-il pas vrai, Messieurs, des détails  
 infinis, rien que pour le labour et le bétail ; et cepen-  
 dant je n’ai rien dit ni de la basse-cour, ni du jardi-  
 nage, ni de l’exploitation la plus avantageuse, des  
 sucreries, des arbres fruitiers et des forêts. En vérité  
 nous sommes autorisés à dire que le laboureur, s’il  
 voulait cultiver comme il faut, devrait savoir presque  
 toutes les sciences, la chimie et la physique, l’his-  
 toire naturelle et la botanique, la minéralogie et la  
 médecine. La vie de chaque plante, ainsi que celle  
 des animaux, a son alimentation, ses traitements, ses  
 maladies. Le laboureur en est le médecin et le nour-  
 ricier. S’il ne sait pas son métier il fera comme une  
 nourrice maladroitte qui mettrait dans le biberon de  
 son nourrisson du vinaigre au lieu de lait, comme un  
 médecin qui soignerait ses malades à l’arsenic. Les  
 procédés empiriques en agriculture sont plus ruineux  
 que dans l’alimentation des hommes, car les hommes  
 savent se plaindre, tandis que les plantes et les ani-  
 maux souffrent et meurent sans indiquer la source du  
 mal ; seul le laboureur instruit, la divise et la cor-  
 rige.

L’agriculture, Messieurs, est une école de bon sens  
 et de sciences pratiques : tel est son troisième bien-  
 fait.

IV

Toutefois, Messieurs, une démonstration plus facile  
 à faire, est de prouver que l’agriculture est un milieu  
 spécialement favorable au développement du sens  
 moral et religieux d’un peuple.

“ Tout est plein de Dieu à la campagne, a dit un  
 “ poète païen :

Jovis omnia plena ;

“ et c’est l’action divine que l’on croit sentir et en-  
 “ tendre dans cette germination profonde sous nos  
 “ pieds dans les guérets, et sur nos têtes dans les  
 “ bourgeons :

Et nunc omnis ager, nunc omnis parturit arbor. ”

(Virg. Eglog. III.)

Le laboureur fait avec Dieu son œuvre en commun ;  
 il sème et Dieu arrose ; il sème et laboure, mais il  
 compte sur le soleil du bon Dieu pour faire mûrir la  
 moisson. Impuissant à faire produire la semence, il  
 attend sa fortune de la protection divine, et repose  
 son “ espérance en ce Père du ciel qui donne le pain

quotidien. Ah ! c’est bien lui qui peut dire, en par-  
 lant de Dieu, cette divine parole : “ Pater meus  
 “ agricola est ; ” car Dieu est vraiment agriculteur ! ”

Les travaux des manufactures ne se font pas ainsi  
 de part avec Dieu : l’effort de l’homme y paraît seul.  
 On n’a point entre les murs noircis d’une usine, ni  
 dans les rues encombrées de nos villes, ces larges ho-  
 rizons dont le Dante a dit autrefois “ qu’ils n’ont de  
 confins que la lumière et l’amour :

che, solo amor e luce ha per confino.

Faut-il s’étonner ensuite si le laboureur est naturrel-  
 lement plus recueilli et plus pieux que l’ouvrier des  
 villes ? Dans les champs, tout porte à Dieu une âme  
 naturellement bonne, et presque rien ne l’en détourne.  
 A la ville, le mal est presque partout, et la pensée de  
 Dieu est rare comme les clochers, dont les maisons  
 nous dérobent la vue. Aussi, de tout temps on a re-  
 marqué que la vertu en réfugiait à la campagne.  
 “ La vie des champs, disait Columelle, est proche  
 “ parente de la sagesse, si même elle n’en est pas la  
 “ sœur : Vita rustica sine dubitatione proxima et quasi  
 “ consanguinea sapientie est. ” Et le poète de Mantoue,  
 “ Virgile, disait que la sainte pudeur, chassée de par-  
 “ tout, avait pris demeure à la campagne :

Casta pudicitiam servat domus.

(Georg. Lib. II, 523.) ;

“ que la justice quittant la terre au commencement  
 “ de l’âge de fer, laissa dans la maison du laboureur  
 “ la dernière empreinte de ses pas :

Extrema per illos Justitia excedens terris vestigia fecit.

(Georg. Lib. II, 470.) ;

“ que les jeunes gens eux-mêmes, les jeunes gens par-  
 “ tout si indociles, étaient à la campagne assidus au  
 “ travail et sobres dans le vivre, dévots envers la di-  
 “ vinité et respectueux à l’égard de leurs vieux pa-  
 “ rents : ”

Hic patiens operum exiguoque assueta juvenas,  
 Sacra Deum, sanctique patres.

(Ibid.)

Tandis que la vie vagabonde et instable des ou-  
 vriers est une école d’irreligion, une désorganisation  
 de la famille, la désunion et l’oubli entre ceux qui  
 sont faits pour s’aimer, le chef de famille à la cam-  
 pagne fait véritablement l’éducation de ses enfants,  
 gardant leur jeunesse et préparant leur avenir. Ce  
 n’est pas lui qui jettera imprudemment ses fils et ses  
 filles à la corruption des villes. Il les retient au foyer  
 quand ils sont petits, et leur apprend à vivre d’une  
 vie austère, laborieuse, obéissante. Soir et matin il  
 veille à ce qu’ils accomplissent leurs devoirs de piété  
 envers Dieu ; le dimanche, il les conduit à la messe  
 du village. Aucune influence pernicieuse n’arrive jus-  
 qu’au sanctuaire de la ferme : le laboureur pieux pé-  
 trit ses enfants à son image. Lorsqu’ils auront grandi,  
 leur père n’aura point besoin, pour occuper leurs bras,  
 de les éloigner prématurément de sa tutelle, de les  
 livrer à des maîtres étrangers, de les abandonner à  
 un milieu impie et déréglé ; non, il les conduira avec  
 soi aux travaux des champs, et, leur mettant à la  
 main la bêche, la charrue, la faucille, il leur dira :  
 “ Tenez, voici votre gagne-pain ; faites comme moi  
 “ et vous serez heureux. Quand vous saurez travailler  
 “ et que vous aurez l’âge, je détacherai quelques-uns  
 “ de mes champs avec une jolie maison que j’y bâti-  
 “ rai ; ce sera votre lot. Vous l’agrandirez, et vous

" y garderez avec honneur mon nom ainsi que mon métier. Allez, je vous laisse ce que m'a laissé mon père: l'air natal, le travail, des goûts simples, l'amour de Dieu et la paix du cœur! "

Il faut l'avouer, Messieurs, le plus sage des hommes, Salomon, avait raison de dire cette parole que j'ai mise comme épigraphe à ce discours: " Laboureurs, aimez vos laborieux travaux, et surtout l'agriculture instituée par le Très-Haut: Non oderis opera laboriosa, et rusticationem creatam ab Altissimo. "

L'agriculture est vraiment la gardienne de la foi et des mœurs; c'est le quatrième de ses bienfaits.

## V

L'histoire de l'industrie a ses dates bien connues. On sait que le tissage mécanique est d'invention récente. Les cotons, les indiennes, les merinos, les draps de fine laine, ainsi que les tapisseries les plus renommées, ont une origine et des phases de progrès qu'il est facile d'établir. Il en faut dire autant de ces grandes manufactures de fontes, de fers forgés, de bronzes artistiques, et des aciers de tout genre, depuis les aciers durs d'Angleterre jusqu'aux fines lames pliantes de Norvège ou de Damas. On peut même dire quand on commença de forger le fer, et de naviguer sur la mer. Quant à l'agriculture, elle n'a point de dates, car elle est contemporaine de la création; elle a même été créée par le Très-Haut, *creata ab Altissimo*.

Des peuples policés et puissants ont pu exister sans avoir les inventions modernes: aucune branche de l'industrie n'a jamais été nécessaire à la prospérité d'une grande nation. Selon les propriétés du sol et les avantages du climat on exploite avec profit la soie ou le coton, la laine ou les fourrures, la vigne ou le houblon, les minerais ou les bois de prix; ces industries peuvent créer un certain bien-être en faisant couler l'or à flots comme en Californie, elles ne donnent pas à un peuple son cachet national de grandeur et de stabilité. Pour qu'un peuple soit grand et prospère, pour qu'il aime son pays d'un amour patriotique, pour qu'il en prenne le cachet spécial et le tempérament distinctif, il faut qu'il s'attache à la glèbe, qu'il s'identifie pour ainsi dire avec le sol, lui donnant ses sueurs et vivant des fruits qu'il y récolte, y prenant naissance et y laissant ses cendres à côté des cendres de ses ancêtres, en un mot, il faut qu'il vive d'agriculture. Un grand homme d'Etat, Sally, avait tracé ce programme à son pays qu'il aimait, et dont il détermina en partie la grandeur, Sally, aimait à dire: " Pâturage et labourage sont les mamelles de la France. "

Où, l'agriculture est la condition nécessaire de la prospérité d'un peuple. L'amour que je porte à votre cher Canada, Messieurs, et la confiance que j'ai dans les destinées de ce peuple pour moi deux fois aimé, et parce qu'il est d'origine française et parce qu'il est catholique, m'inspirent de prouver une thèse sur la quelle repose, je crois, l'avenir de ce noble pays. Ainsi, Messieurs, en montrant bien leur but patriotique, nous relèverons à leur véritable hauteur ces réunions des cercles agricoles, dont le nom est trop modeste.

Avez-vous remarqué, Messieurs, que tous les peuples qui ont fait leur marque dans l'histoire ont été des peuples adonnés à l'agriculture?—L'Egypte qui at-

teignit dans les temps anciens le plus haut sommet de la puissance et de la civilisation, l'Egypte qui eut en même temps jusqu'à vingt-deux mille villes florissantes, s'il faut en croire Hérodote, l'Egypte qui, pour tombeau, bâtissait à ses rois des pyramides gigantesques, qui mettait aux portes de ses temples des monolithes dont s'émerveillaient aujourd'hui Rome, Londres et Paris, l'Egypte avait non seulement fait passer l'agriculture dans ses mœurs et dans sa vie, mais l'avait introduite même dans sa religion. Le Nil qui déborde chaque année pour renouveler la fécondité de ses rives, était un fleuve sacré. Le lotus qui pousse dans les lieux humides et semble être l'indice de la fertilité, était également une fleur sacrée. On croyait faire beaucoup d'honneur au dieu Osiris en lui donnant une tête de bœuf. Isis avait une tête de vache, et on la couronnait de feuilles de lotus. Vous connaissez, messieurs, le culte ridicule que l'on rendait au bœuf Apis, à qui l'on avait bâti un palais, dont on célébrait les funérailles avec autant de solennité que celles des rois: le bœuf Apis était le roi, sinon le dieu, du pâturage et de l'agriculture.

Les Hébreux eux-mêmes que Jéhovah, pour assurer leur perpétuité, avait introduits dans une terre où coulaient le lait et le miel, les Hébreux, jusque dans la terre promise, se souvenaient parfois du culte de l'Egypte, et, oubliant Jéhovah dans les jouissances des fruits de la terre, ils adoraient l'agriculture sous l'image d'un veau d'or.

Dans les Indes, sur les bords luxuriants du Gange, où vivaient du temps de Ninive et de Babylone des peuplades puissantes, le taureau *Nandi*, qui symbolisait la fertilité du sol, était honoré comme un dieu. Dans les ruines de l'opulente Ninive, on a trouvé dernièrement deux gigantesques taureaux en granit, portant sur la tête une couronne étoilée, et qui devaient être sans doute les divinités tutélaires des rives florissantes du Tigre et de l'Euphrate. Chez les Perses, le culte du bœuf *Aboudad* était prescrit par une loi de Zoroastre, et ce vénérable animal était considéré comme le principe de toute la création végétale et animale. Ce serait temps perdu de rapporter les détails ridicules de cette cosmogonie; ils ne prouvent qu'une chose, c'est que l'agriculture chez les Perses était une religion.

Le culte de l'agriculture varia de forme avec le temps et les mœurs, mais il se retrouve chez tous les peuples païens qui ont fait marque dans l'histoire. Le grave Varron rapporte que " tuer le bœuf laboureur à Athènes, dans le Péloponèse, en Phrygie et chez les premiers Romains, était un crime puni de mort. " Les Grecs dont le génie artistique civilisa les traditions antiques, reléguèrent le taureau parmi les constellations célestes, mais ils trouvèrent un moyen plus élégant de laisser la divinité dans l'agriculture. Cérès fut la déesse à qui l'on attribua le bienfait de cet art; Cérès avait la première cultivé les champs, et, dans les guérets, elle avait enfanté Plutus, la richesse. Les bergers avaient pour protecteur le divin Apollon qui avait le premier gardé les troupeaux. Pallas et Neptune, disait la foule, ayant eu contestation pour savoir qui ferait aux hommes le présent le plus utile, Pallas frappa la terre de son talon et fit naître l'olivier, (l'olivier est la richesse des contrées méditerranéennes); Neptune à son tour avait frappé le sol

de son trident, et du sol entr'ouvert s'était élancé le cheval bondissant :

Cui prima frementem  
Fudit equum magno tellus percussus tridenti.  
(Virg. Georg. Lib. I.)

Bacchus était le dieu des raisins, et l'on s'accordait à dire, (on le dit encore), que ses présents étaient divins. Les rois les plus renommés de ce peuple artiste n'étaient guère, en temps de paix, que de grands propriétaires exploitant de leur mieux d'innombrables troupeaux. Les poèmes immortels d'Homère sont tout empreints du goût de l'agriculture. Hésiode a célébré le labourage dans son poème des *Travaux et des Jours*. L'élégant disciple de Platon, Xénophon, après avoir été général d'armée, écrivit son livre des *Economiques* où il enseigne par le menu les procédés du labourage et du pâturage. " Il y affirme que l'agriculture est le premier des arts, et n'admet pas, " dit-il, qu'un homme libre puisse trouver une occupation plus digne de lui. "

Quant au peuple romain, le plus étonnant de tous les peuples, vous savez, Messieurs, que ses premiers généraux, les Fabricius et les Cincinnatus, quittaient la charrue pour l'épée, et retournaient à leurs moissons après la victoire. Marius que, à la vérité, son obscure naissance et ses premiers travaux avaient fait labourer, Marius, sept fois consul, se fit remarquer par l'intelligence et l'étendue de ses exploitations agricoles. On admirait, entre autres travaux, des plants de vignes qu'il avait distribués sur les coteaux de ses domaines avec un si habile emploi du terrain, qu'on y reconnaissait, dit Plin " tout l'art du profond tacticien et du grand général. "

Aussi longtemps que le génie agricole inspira le peuple romain, le peuple romain fournit des recrues invincibles aux légions qui portaient jusqu'aux confins du monde la gloire de son nom. Quand la vie des champs cessa d'être en honneur, quand les fêtes de Rome eurent attiré à la ville la population des campagnes, le colosse romain se sentit faiblir. En vain on fit des projets de lois agraires pour ramener les propriétaires à leurs champs, en vain l'empereur Auguste fit écrire par Virgile ce sublime appel aux travaux de l'agriculture qui a pour titre les *Georgiques*, les familles romaines n'eurent bientôt plus d'héritiers, les légions plus de soldats, et l'Italie affamée plus de pain. Les barbares vinrent et prirent la place de ce peuple qui ne se recrutait plus, et ne pouvait plus même se nourrir. Les Grecs, les Perses, les Babylo niens et les Egyptiens avaient disparu de même.

C'est l'agriculture, Messieurs, qui a fait les grands peuples de l'antiquité; et tel est le cinquième bienfait que j'avais à signaler.—(A suivre.)

#### Choses et autres.

Joseph Sirois, écr., préfet du comté de Kamouraska.—Nous apprenons avec plaisir que Joseph Sirois, ser., maire de la paroisse de Ste Anne de la Pocatière, a été élu pour la quatorzième fois préfet du comté de Kamouraska. M. Sirois est membre du Conseil municipal de Ste Anne de la Pocatière depuis 1864, et il a été sans interruption maire de cette paroisse depuis 1870. Nous croyons qu'il y a peu de cultivateurs qui aient occupé cette double charge dans leur paroisse aussi longtemps et sans interruption. Malgré tout le temps que M. Sirois doit consacrer à l'accomplissement de ses devoirs comme maire de la paroisse de Ste-Anne et préfet du comté de Kamouraska, il a aussi le mérite de ne rien négliger dans la

culture de sa terre, car M. Sirois peut être cité comme cultivateur modèle, ayant plusieurs fois remporté les premiers prix pour les fermes les mieux tenues dans le comté, de même qu'aux exhibitions du comté pour les produits de sa ferme.

*La graine de chanvre donnée aux serins.*—A l'occasion du chanvre que l'on donne comme nourriture aux serins, nous lisons ce qui suit dans un journal d'agriculture publié à Londres: " La graine de chanvre contient une forte proportion de poison analogue au laudanum; ces graines, employées avec excès, peuvent être mortelles même pour l'homme. Dans certains pays on fabrique avec les graines de chanvre des boissons plus fortes que le brandy, et qui prises à l'excès agissent sur la constitution de la même manière que l'opium. Nous savons par expérience que les graines de chanvre données aux oiseaux, particulièrement aux serins, à moins que ce ne soit qu'en faible quantité, leur sont absolument injurieuses, les engraisent outre mesure et amollissent le foi.

#### RECETTES

*Comment on peut garantir les roses, œillets et autres plantes précieuses des attaques de timaçons et perce-oreilles.*

Les perce-oreilles et les limaçons sont avides des extrémités des jeunes rejetons des œillets de toute espèce, et sont très nuisibles là où ils abondent. Pour les empêcher de gagner le haut des plantes, on a imaginé, avec succès, de tracer autour de la tige et des principales branches, un cercle avec un pinceau trempé dans l'huile, et de répéter cette opération deux ou trois fois par semaine. Aucun de ces insectes, ni les fourmis, n'osent approcher des plantes. Peu d'insectes peuvent supporter l'huile. La plus petite goutte est fatale à la plupart d'entre eux.

#### *Epouvantails pour les moineaux.*

On a inventé une foule d'épouvantails pour éloigner les moineaux des arbres, surtout à l'époque de la maturité des fruits. On a été jusqu'à suspendre aux arbres des fantômes empaillés imitant un chasseur armé. Le rusé moineau ne tarde pas à se familiariser avec le faux chasseur, au point d'aller s'abattre sur son nez et se poser sur son prétendu fusil. Les guenilles, les vieux chapeaux ne l'intimideront que quelques heures.

L'épouvantail qui, jusqu'à présent, a le plus sûrement intimidé cet intrépide destructeur de fruits, c'est une imitation d'oiseau de proie. On obtient ces imitations en pétrissant de la terre argileuse et en lui donnant la forme et la grosseur d'un oiseau de proie le plus commun de la contrée. Avant que la terre soit complètement sèche, on y implante des plumes de poules ou de pigeons de la couleur propre à imiter l'oiseau de proie.

Ces épouvantails se plaquent contre les arbres.

#### *Moyen d'écarter les moineaux des cerisiers.*

Liez le bout d'une ficelle de deux ou trois pieds de longueur environ, à une pomme de terre; garnissez cette pomme de terre avec des plumes de différentes longueurs, et suspendez-la à une branche de l'arbre, de manière que la pomme de terre puisse se mouvoir librement. Le mouvement de cet épouvantail, favorisé par le vent et l'air, sera permanent et sa ressemblance avec des hiboux ou autres oiseaux de proie écartera de cet arbre tous les moineaux qui seraient tentés d'en approcher. Il est bon d'observer que si l'arbre était fort branchu, on fera bien d'y attacher plusieurs de ces épouvantails dans diverses directions.

## A VENDRE

BETAIL AYRSHIRE,

COCHONS BERKSHIRES,

VOLAILLES PLYMOUTH ROCK

S'adresser à

M. LOUIS BEAUBIEN,

16, Rue St Jacques, MONTREAL



CANADA,  
PROVINCE DE QUEBEC, }  
District de Kamouraska.

COUR SUPERIEURE.

No. 888.

DANE CELINA BOUCHARD, épouse contractuellement séparée quant aux biens de Magloire Deschênes, écuyer, bourgeois, de la ville de Fraserville, et le dit Magloire Deschênes mis en cause pour assister et autoriser sa dite épouse,

Demandeurs,

vs.

ALEXANDRE LEBEL, ci-devant cultivateur, de la paroisse Notre-Dame du Lac Témiscouata, et actuellement dans les Etats-Unis d'Amérique,

Défendeur.

Il est ordonné au Défendeur de comparattre dans les deux mois.

J. G. PELLETIER,

P. C. S.

Fraserville, le 8 mars 1887.  
10 mars 1887.

**AVIS****Aux Débiteurs de Butchard, Bros. & Co.**

Avis vous est donné par les présentes que les créances ou droits d'action que Butchard & Co., possédaient contre vous ont été vendus et transportés à Butchard & Co., de la ville de St Germain de Rimouski, marchands, en vertu d'un acte de cession et vente, reçu devant E. J. Angers, Notaire, à Québec, le vingt-six du mois de février mil huit cent quatre-vingt sept, et consenti par Henry A. Bédard, écuyer, curateur, à la session judiciaire faite par les dits Butchard, Bros. & Co., dans la cause No 1515, Cour Supérieure, Rimouski.

BUTCHARD &amp; Co.

Rimouski, 5 mars 1887.  
10 mars 1887.

**Demande d'emploi comme Meunier.**

Le soussigné ayant été à l'emploi de l'Hon. M. E. Dionne comme meunier dans un de ses Moulins à farine à Ste Anne de la Pocatière pendant plusieurs années, et en dernier lieu à St Louis de Kamouraska, offre ses services pour la tenue d'un moulin à farine, comme meunier. Il peut fournir de bonnes recommandations. S'adresser à

CHARLES RUEST,  
St Louis de Kamouraska, P. Q.

3 mars 1887.

**A VENDRE  
UN MOULIN A FARINE.**

Le soussigné offre en vente un Moulin à farine avantageusement situé dans la paroisse de St Louis de Kamouraska. Ce moulin a trois moulanges et possède les appareils les plus modernes pour son bon fonctionnement. Tout est en bonne condition et peut donner complète satisfaction. Les conditions les plus avantageuses seront accordées à l'acheteur.

S'adresser à

PIERRE MICHAUD,  
St-Louis de Kamouraska.

3 mars 1887.

**A VENDRE**

Bétail Ayrshire : veaux mâles et génisses, pure race, avec pedigree.

Aussi : Moutons Cotswold, de choix. S'adresser à

J. B. BEAUDRY,  
St MARC, Comté Verchères, P. Q.

**FROMAGERIE COMPLETE A VENDRE****STE FLAVIE.**

A vendre à Ste Flavie, comté de Rimouski, une fromagerie complète, dans un état parfait de conservation, n'ayant servi qu'environ quatre mois.

S'adresser à

JOSEPH CHOUINARD,

Fromager à Ste Flavie.

27 janvier 1887.

L. A. LANGLAIS, AVOCAT, de Fraserville, P. Q., suit les Cours de Rimouski, de Kamouraska et de Montmagny. Il s'occupe de prêts d'argent hypothécaires et autres.

**CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL**

1886---Arrangement pour la saison d'hiver---1887

Le et après lundi, 14 juin 1886, les trains de ce chemin partiront de la Station de Ste Anne (le dimanche excepté) comme suit :

Pour Lévis.....	12.35 A. M.
Pour Lévis.....	9.50 A. M.
Pour St-Jean et Halifax.....	10.38 A. M.
Pour Lévis.....	3.10 P. M.
Pour la Rivière-du-Loup.....	3.50 P. M.
Pour la Rivière-du-Loup.....	10.32 P. M.

Tous les trains marchent sur l'heure du temps conventionnel de l'Est.

D. POTTINGER, Surintendant en chef

Bureau du chemin de fer,

Moncton, N. Bk., 22 novembre 1886.

**EGREMEUSE DE LAVAL!**

INSTRUMENTS de Paterson & Frère : Charrues d'acier, Charrues à siège, Charrues à un cheval, Charrues à 2 et à 3 orilles, Horses et Cultivateurs à dents à ressort, Faucheuses à un cheval et à 2 chevaux, Moissonneuses, Lièuses, Râteaux, Hache-paille, Moulins à mouture Raymond, etc.

INSTRUMENTS de la Compagnie Manufacturière Massey. Faucheuses Toronto, Râteaux, etc.

**INSTRUMENTS PLANET, Jr.**

Semoirs à graines de jardin, petits Cultivateurs à bras, Cultivateurs, Houes à cheval, etc. Les meilleurs instruments de ce genre. Petits semoirs à graines de Randolph.

Grand nombre d'instruments agricoles d'un usage journalier. Charrues à double versoir avec arrache-patates.

Machines à moudre de Vessot.

Ustensiles de buurrerie et engins à vapeur, sur commande, etc. Assortiment de pièces de réparations. Dents de Faucheuses. Tordeuses.

Moulins à scie portatifs, de toutes sortes. Matériel de fromagerie, etc., etc.

A vendre chez

LEFRANCOIS &amp; THIBOUTOT.

110, rue St Paul, Québec

23 mai 1885.

**A vendre à Deschambault**

Un magnifique taureau demi-Durham, de trois ans. Le propriétaire a obtenu pour cet animal, trois premiers prix aux exhibitions agricoles de la Société d'agriculture du comté de Portneuf. S'adresser à

SAMUEL PAQUIN, Deschambault, P. Q.